

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest CASTELLA

Pierre (suite) VII

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 21-24

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

PIERRE

(Suite)

Depuis trois jours, Pierre Arbois se mourait à l'hôpital St-Martin à Nice.

On l'y avait transporté depuis Grenoble pensant que la

Côte d'Azur rendrait un peu de vie, un peu de force au pauvre soldat miné. Mais c'était trop tard. Les premiers jours après son arrivée à Nice, il avait pu se promener encore dans le parc, fouler d'un pas traînant le gravier des allées. Mais bientôt fatigué, il s'arrêtait sur un banc, tousseait en se tenant le poumon droit qui fondait, et tout triste, regardait entre les barreaux de la clôture, les gens passant sur la chaussée.

Souvent, fondant en larmes comme un enfant qui souffre, il levait ses grands yeux noirs, reculés maintenant très profonds dans l'orbite, vers les Alpes Maritimes où poussent les pins aux longues aiguilles résineuses et tâtait sous son uniforme trop large, retombant aux épaules, sa poitrine étroite et haletante.

Et déjà sur son lit, Pierre Arbois se mourait.

La respiration parfois lente, parfois très pressée après un effort, soulevait le drap blanc. A la paroi, son uniforme d'alpin pendait lamentablement, comme une dépouille. Dans cette chambre, le silence régnait ; seulement, à de certains moments, on entendait le petit bruit tintant du chapelet de la sœur infirmière, qui priait auprès de la couche.

Pierre, immobile, les yeux très brillants, regardait le duvet d'indienne. Dans son imagination de fiévreux, les plis prenaient des formes diverses. Ils se creusaient en vallées, s'élevaient en montagnes et le faisaient rêver aux vallées, aux montagnes parcourues jadis. Il écoutait aussi passer les gens dans le corridor, battre sa montre.

Dehors, par la fenêtre entrouverte, montaient les bruits de la ville : roulements de chars, coups de cloche des tramways, cris d'enfants. Et toutes ces rumeurs de vie intense semblaient un ironique parallèle avec sa vie, à lui, qui s'en allait peu à peu.

Et attendant les accès de toux qui venaient à espaces réguliers agiter sa poitrine fatiguée, Pierre pensait à son passé. Il songeait aux douceurs de jadis, à Fribourg, à Gap, aux

montagnes, à son frère parti depuis quelques mois pour les colonies lointaines.

De temps en temps, il demandait son portefeuille. Alors de ses doigts maigres, aux ongles cernés d'une peau violette, il sortait une carte postale reçue la veille de Fribourg.

« Mon cher Pierre, voici trois mois que tu restes silencieux. Comment va la vie ? Adieu, porte-toi bien. Jean.

Et il pensait : « Adieu, oui, cela c'est vrai, car c'est là-Haut que nous nous reverrons. Mais... comment va la vie ? Mais... porte-toi bien ! Ah ! Jean, si tu savais !!!

On ouvrit la porte. Deux camarades venaient le voir, le sergent Lorme et le soldat Valdet. La sœur se leva et son regard dit à ceux qui entraient l'état du malade. Et Pierre les voyant arriver, fixa tristement le costume connu, les molletières en spirales, le béret bleu au petit cor de métal.

— Comment vas-tu ?

— Pas bien, ce soir ce sera fini...

Les Alpains se turent, et la Sœur, qui pensait comme Pierre, sortit pour chercher l'aumônier.

Près du lit, les deux visiteurs s'assirent, parlant peu et Pierre, épuisé, les regardait de ses yeux d'ébène, disant quelques petits mots souvent coupés par un hoquet.

— Déjà la Mort était dans la chambre, s'approchant du lit. Pierre devint hagard, frissonnant. Tandis que le prêtre murmurait les prières des agonisants, le malheureux se dressa sur son séant. La respiration devint plus pressée, plus sifflante, les poings sur le drap battaient une charge saccadée. L'étouffement final commençait.

Voyant que c'était la fin, le sergent Lorme et le soldat Valdet se penchèrent sur le lit et à leur tour apposèrent sur les joues brûlantes de Pierre le douloureux baiser de l'adieu et le froid contact des boutons de tunique glaça la peau blanche de la poitrine étroite du moribond.

Sur les moustaches frisées des deux Alpains tombaient

des larmes venant des yeux gonflés et rouges.

Et Pierre, oppressé, tapait des coups sourds contre le bois du lit, luttant contre la mort. Soudain, il s'étendit de nouveau dans le creux de la couche. Son œil, de plus en plus voilé, fixait une des fleurs de la tapisserie. Il râlait.

Alors, pendant que ses derniers souffles montaient, en saccades pressées, par la fenêtre entrouverte entra, éclatante, la sonnerie des clairons d'une compagnie alpine revenant de manœuvre. Les notes vives volaient en triolets allègres dans l'air pur de la côte, disant au mourant: « Adieu petit, tu n'étais pas fait pour la vie des Alpes ! Dans les Alpes où nous purifions nos fortes poitrines de soldats Pierre d'Arbois tu as trouvé la mort. Adieu, camarade écoute c'est nous les Alpains, les robustes, les pleins de vie qui passons ! »

Et Pierre, raidissant son corps très maigre, exhala son dernier souffle...

A cette heure, sur l'Alpe, les anémones repoussaient.

FIN

Ernest CASTELLA